

Les guerres du XX^e siècle vues par les Italiens d'Istanbul

La communauté des Italiens à Constantinople-Istanbul est la plus ancienne colonie italienne du monde car elle remonte à l'époque des Croisades, donc à Byzance. Elle a continué de prospérer dans la cité sans être assimilée ni même s'intégrer à la majorité des habitants jusqu'à l'heure actuelle. Ceci a été permis d'abord et surtout par le système socio-juridique ottoman qui accordait une autonomie administrative et même judiciaire très vaste aux minorités religieuses vivant sur son territoire (les « Millet » ou « nations »). Cette forme de gouvernement des étrangers avait comme fondement juridique les Capitulations, de droit interne ou international selon les cas, dont la première fut octroyée justement aux Génois installés à Pera, le 2 juin 1453 c'est-à-dire quatre jours à peine après la prise de Constantinople par le Sultan Mehmet le Conquérant ;

[...] Essendo al presente comparsi gl'Ambasciatori Ballatan Pallavicino e Marchio de Franco con l'interprete loro Patritio per parte del Popolo e della Nobiltà di Pera, et in segno d'amicitia mi presentano la chiavi della terra loro, e fattisi sudditi e sottoposti a me, così ancora io con tal conditione gl'accetto che possino vivere, reggersi e governarsi sì come per il passato hanno fatto, senza ch'io vadi con l'esercito mio ad occupare in rovina loro la terra [...].

C'est dire que, même si de toute évidence des garanties de liberté et d'autonomie semblables avaient déjà été assurées à ces « Perotti » par les Byzantins, le *modus vivendi* de la colonie pendant cinq siècles fut le résultat d'un grand événement guerrier, à savoir la chute de Constantinople. D'ailleurs il n'est aucunement surprenant que la structure du « système international » soit déterminée par l'issue d'un conflit d'échelle « systémique », d'après les théories de sciences politiques internationales inspirées par Kenneth Waltz. Toutefois ce n'est pas à cette échelle que nous dirigeons notre regard ici, mais à l'inverse à celle – la plus petite – de la communauté minoritaire. Nous allons nous pencher sur la façon dont elle a été affectée par les conflits qui l'ont touchée, en nous limitant chronologiquement au XX^e siècle.

Afin d'établir lesquelles des nombreuses guerres combattues par l'Empire ottoman, y compris contre Venise et d'autres Etats européens, ont effectivement affecté la colonie que nous allons appeler levantine (ou italo-levantine), il est essentiel de rappeler que ses membres ont toujours été des étrangers dans l'Empire. Les descendants des Latins auxquels s'adressait la première Capitulation (dits aussi « Raya ») étaient sujets ottomans appartenant à la « nation » latine, c'est-à-dire catholique apostolique romaine ; les Levantins, Européens immigrés successivement et latinisés pour la plupart par le mariage avec des Latins, étaient sujets-ressortissants étrangers soumis à l'autorité de leur consul : mais à toutes fins pratiques, les deux jouissaient du même statut et de la même autonomie. Ils étaient donc bien en marge des guerres des Turcs, exemptés totalement des métiers des armes. D'autre part, au cours des siècles et des générations, les liens des Levantins avec leur patrie européenne d'origine s'atténuaient, d'autant plus que la notion de citoyenneté telle que nous la connaissons aujourd'hui et qui forme un élément apparemment si fondamental, si incontournable de l'identité au sens contemporain ne date que de la Révolution française. Les Levantins, Italiens ou Français ou Autrichiens ou Maltais et la plupart du temps métissés entre ces ethnies et celles des autres minorités chrétiennes de l'Empire, ont eux-mêmes accepté progressivement et tardivement l'idée d'une identité collective nationale (au sens courant) plutôt que religieuse. Jusqu'au seuil du XX^e siècle, ils se sentaient généralement d'abord catholiques par opposition (militante) à la majorité musulmane ainsi qu'aux autres

confessions chrétiennes (notamment orthodoxe, grégorienne, etc.), ensuite appartenant à une Europe assez unitaire sinon indivise¹.

Au XX^e siècle, l'identité des Levantins devient nationale : ils deviennent de plus en plus Italiens (et Français, etc.) bien que « levantinisés » et culturellement bien différents de leurs compatriotes métropolitains. Ce sentiment est aussi le fait du nombre important d'immigrés italiens des nouvelles vagues qui comprenaient entre autres certains réfugiés politiques à partir de 1848, patriotes par définition. La troisième raison du passage à une « identité nationale forte » réside dans le fait qu'un certain nombre de Latins ont acquis même juridiquement la nationalité d'un des pays européens (ou parfois d'abord seulement le statut de « protégé étranger ») par inscription constitutive dans les Registres d'un Consulat qui venait s'installer dans l'Empire² : cela a provoqué que parfois même des parents aussi proches que des frères acquièrent une nationalité différente l'un de l'autre. C'est une confusion de nationalités qui va s'ajouter au célèbre métissage levantin.

Si de ce fait les Levantins ne sont pas toujours acceptés comme concitoyens par les quelques écrivains européens de passage, qui d'habitude les méprisent et les tournent en dérision comme le font Edmondo De Amicis, Pierre Loti et Claude Farrère – d'ailleurs la connotation péjorative du terme 'levantin' leur est due – ils sont totalement européens pour les Turcs et pour les autres Minoritaires. Cependant, leur métissage tellement caractérisant commence à leur poser de graves problèmes identitaires, puisque c'est dans l'air du temps de s'affirmer patriotiquement Italien plutôt que Latin. Il est donc évident que tout conflit à partir du XX^e siècle, lutté ou subi, se double de complications identitaires dramatiques. En effet la guerre exalte le ralliement nationaliste même en Turquie (le rendant hyper-nationaliste), elle provoque parfois le départ volontaire sous les drapeaux qui met les Levantins en relation avec leurs compatriotes et surtout elle crée le concept d'ennemi de façon totalement artificielle au sein d'un milieu cosmopolite et métissé comme l'étaient les quartiers levantins d'Istanbul et de Smyrne.

Le premier conflit qui touche les Levantins est donc celui qui oppose directement l'Italie à l'Empire ottoman en 1911. Ils se voient considérés comme des ennemis et des traîtres ; ils subissent même l'expulsion en 1912, bien que tous sans exception reviennent à leurs foyers à l'armistice. La Guerre de Tripolitaine a donc eu les conséquences les plus blessantes sur la réception des Italiens, sans doute plus graves même que celles qui ont eu lieu lors de la Première guerre mondiale : à part l'expulsion des ressortissants italiens³ y compris le baron de Bondini, le propriétaire du célèbre journal de l'époque, *La Turquie*, rappelons la fermeture de l'hôpital italien, le boycott des marchandises, la séquestration des bateaux arborant le pavillon italien. Pourtant Willy Sperco, journaliste et auteur italo-levantin qui était jeune à l'époque de ce conflit, s'exprime en ces termes sur le traitement réservé aux Italiens à ce moment-là :

[...] le Conseil des ministres recommande aux gouverneurs des villes où résident des Italiens : « de leur accorder protection, en prenant les mesures nécessaires pour la sauvegarde de leur sécurité personnelle ». L'« *Ikdam* », paraissant à Istanbul, écrit : « Ce serait un abus de maltraiter les sujets italiens, parce que les deux pays sont officiellement en état de guerre. Les

¹ Sur la question de la citoyenneté et de la nationalité des Latins entre l'Empire ottoman et les Etats européens, en particulier sur ce sentiment d'appartenance à une Europe indivise cf. l'ensemble de l'œuvre de Livio Missir de Lusignan.

² Par exemple le Consulat de Sardaigne à Smyrne date de 1842 et il s'avère que : « la stragrande maggioranza dei sudditi sardi [...] venne iscritta in quanto tale in quel celebre registro non già perché si trattava di rifugiati o emigrati piemontesi appena giunti come tali sul territorio ottomano, bensì perché gl'interessati potevano far valere un'origine genovese o piemontese, quale che fosse l'epoca della loro effettiva emigrazione. » Livio Missir de Lusignan, « La collettività italiana in Smirne », *Storia contemporanea*, février 1990 (année XXI n° 1), p. 158.

³ D'après l'*Histoire de la Banque Ottomane* d'Edhem Eldem (Istanbul, Tarih Vakfı Yayınları, 1999) le directeur de cette banque et de nombreux employés étant sur le point d'être éloignés, certains ont pris la nationalité française...

citoyens ne sont pas responsables des actes des gouvernements. Les Ottomans sont respectueux du droit et de la justice et n'y porteront jamais atteinte ». Ce n'est qu'au début de 1912 que le gouvernement ottoman se décide à expulser les Italiens. Ceux-ci retournent en Turquie à la fin des hostilités et retrouvent tous leurs biens, meubles et immeubles⁴.

La raison du traumatisme résida peut-être dans le fait que cette attaque était totalement inattendue, même à cause des relations commerciales importantes entre les deux pays et des positions-clefs des Italiens dans l'économie turque (par ex. dans les chemins de fer). A l'occasion des célébrations du 50^{ème} anniversaire de l'Unité italienne et de la pose de la première pierre du nouveau palais de l'Ambassade d'Italie qui allait être bâti à Nişantaşı, le nouveau Ministre en Turquie, le baron Mayor des Planches, tout en attribuant une valeur politique au nouveau site choisi, s'exprime ainsi :

ho voluto mostrare alla Giovane Turchia⁵ la fiducia che ripongo in lei [...] nell'allontanarmi dai quartieri europei di Galata e Pera.

Peut-être l'alliance lors de la Guerre de Crimée était-elle encore ressentie comme récente, et sa commémoration avait été excessivement chargée de connotations de solidarité et de fraternité italo- et franco-ottomane, par le discours politique de part et d'autre. Le cimetière de Feriköy, aujourd'hui l'un des symboles de la levantinité car c'est le seul cimetière catholique latin en bon état de conservation où l'on trouve la trace de toutes les anciennes familles, avait été consacré spécialement pour rassembler les dépouilles des militaires italiens et français morts en Crimée (en rassemblant les tombes des Petits-Champs des Morts de Pera entre autres). Chaque année, et en 1911 de façon particulièrement solennelle, les autorités civiles et militaires turques, françaises et italiennes se recueillaient ensemble pour célébrer cette victoire devant les monuments aux morts français et italiens, aujourd'hui encore bien soignés et fleuris. La revue mensuelle de la Chambre de Commerce italienne à Istanbul, la *Rassegna Italiana*, en fait état dans son numéro de mai-juin 1911 par un article sur deux pages entières : « *Onoranze alle ceneri dei generali italiani morti in Crimea* ».

A la suite de la guerre, la représentation des Italiens – péninsulaires, nouveaux venus en Turquie ainsi que Levantins de longue date, tous confondus – subit donc elle aussi un sérieux avilissement. Ils sont accusés de trahison, on se moque du soldat italien « lâche » et « mangeur de pâtes », dans des poèmes, des articles de presse et des caricatures. Paraît un livre intitulé *La Vie d'un prisonnier turc en Italie* « qui contient peut-être des parts de vérité, mais qui a été écrit probablement à des fins de propagande »⁶. Cependant certains intellectuels reconnaissent que la faute de la perte de la colonie africaine est due à la négligence du gouvernement ottoman, alors qu'en revanche « l'Italie avait déjà pris possession de la Tripolitaine de façon matérielle depuis longtemps »⁷.

Pourtant l'après-guerre en Turquie réserve un milieu très favorable aux Italiens : à part le retour des exilés d'Istanbul dont un certain nombre s'étaient déplacés à l'île de Rhodes et de ceux de Smyrne qui avaient massivement choisi le Pirée, les Registres consulaires italiens témoignent d'une augmentation des inscriptions annuelles d'une

⁴ *Turcs d'hier et d'aujourd'hui*, Paris, Nouvelles Editions Latines, 1961, p. 14.

⁵ C'est-à-dire à la Turquie des Jeunes Turcs.

⁶ Oğuz Karakartal, *Les Italiens dans la culture turque (Türk Kültüründe Italianlar)*, Istanbul, Eren, 2002, p. 29.

⁷ Ahmet İhsan Tokgöz, *Mes souvenirs de la presse (Matbuat Hatıralarım)*, p. 212 de la ré-éd. par Alpay Kabacalı (Istanbul, İletişim Yayın., 1993), où il ajoute que même les préfets et officiers ottomans étaient obligés de se rendre en Tripolitaine à bord de navires italiens, l'Empire ottoman n'ayant même pas mis au point une ligne de navigation régulière à destination de son ancienne colonie.

importance inégalée entre 1913 et 1929⁸ (en moyenne 558 Italiens par an). Par ailleurs même du point de vue de l'épanouissement de la communauté et de ses institutions, cette période peut être considérée comme à son faite. A l'exception de l'intervalle de la Première guerre mondiale, bien entendu.

Ce conflit non seulement fait des Levantins les ennemis de la majorité des habitants du pays d'accueil, mais surtout, comme nous l'avons vu, les rend ennemis les uns des autres, c'est-à-dire il brise définitivement l'illusion que la communauté levantine unitaire est le reflet d'une Europe tout aussi unie. Selon une perspective européenne on a du mal à croire que cette illusion ait résisté à tant de conflits entre nos pays, à la tempête napoléonienne, au Congrès de Vienne, jusqu'à la Guerre de 70 : pourtant Livio Missir assure dans son ouvrage *Appunti familiari*⁹ que la colonie de Smyrne se fracture à son intérieur pour la première fois en 1914. Si, comme écrivait un « Italien de passage » :

Né infrequente è il caso di trovare una famiglia press'a poco così composta: nonno italiano e nonna armena, padre italiano e madre greca, zio ottomano e zia russa, un figlio austriaco e uno francese¹⁰

la Grande guerre crée des ennemis même à l'intérieur des foyers...

Néanmoins l'aspect identitaire le plus important de ce conflit pour les Levantins, c'est qu'il les contraint à « adopter » une nationalité de façon patriotique et définitive et à guerroyer pour elle : en effet toute la jeune génération levantine s'engage sous les drapeaux. Cet événement militaire devient véritablement fondateur même au niveau collectif pour la levantinité, au point qu'à la *Casa d'Italia* d'Istanbul, en face de l'escalier d'honneur, deux grandes plaques de bronze portent les noms des Italiens d'Istanbul morts sur les champs de bataille, et à l'entrée du grand salon, le texte du Bulletin de la Victoire daté 4 Novembre 1918 et signé Diaz est gravé sur une plaque en marbre. Outre ces symboles inscrits dans la pierre, certaines pages relatives à ces aspects identitaires de la Première guerre mondiale ont été écrites dans la littérature et dans la mythologie levantine, surtout par Angèle Loreley qui a vécu les deux conflits mondiaux à Istanbul.

Le texte suivant, « 4 août 1914 », fait partie d'un recueil inédit de l'auteur (intitulé *Esquisses*) et il a été réutilisé presque mot à mot dans le roman manuscrit *Les derniers Levantins* que l'on peut qualifier de portrait de l'auto-représentation levantine ou d'expression écrite de l'ensemble de sa mythologie et dont la narration se déroule justement pendant la Première guerre. Il nous indique comment la déclaration de guerre et la mobilisation ont été vécues par les Levantins :

Des bateaux du Lloyd Triestino, des Messageries Maritimes, de Paquet, accostés, embarquaient des hommes. Des fanfares jouaient des hymnes, et la cacophonie de la continuité des sons empêchait toute distinction. Des groupes d'Allemands aux cris de « Nach Paris » montaient sur les navires de la Hambourg Line, tandis que plus bas, vers les vaisseaux français, on chantait la Marseillaise et plus bas encore la Brabançonne. C'était donc la mobilisation générale et les enfants du Levant, les constantinopolitains bâtards, plus ou moins apparentés entre eux, allaient s'affronter et se battre sur des terres étrangères. Le cri de ralliement qu'ils poussaient, qu'il fût allemand, français, russe, autrichien, recouvrait l'intonation de l'origine lointaine. Soudain sur ces visages véhéments se détachait l'ossature caractéristique de la race initiale, soudain vibrait en eux le nerf vital de leur ascendance si farouchement conservée. L'orgueil d'appartenir à une nation européenne remplissait leurs poumons de délire patriotique et leur âme de sacrifice. Ils allaient montrer à la Patrie ce qu'ils détenaient d'énergie et de courage de leurs ancêtres. Ils offraient en holocauste leur vie,

⁸ Les données ne sont pas disponibles entre le 19 août 1915 et le 2 janvier 1920, date donc successive à l'armistice de la Première guerre mondiale, mais probablement correspondant à l'installation du Consulat italien dans son siège actuel (Palazzo Venezia), auparavant Consulat Austro-hongrois.

⁹ Sous-titre : *Smirne, mio padre, Ernesto Buonaiuti*, Luxembourg, Euroeditor, 1974.

¹⁰ Giuseppe Zaccagnini, *La vita a Costantinopoli*, Turin, Bocca, 1909.

comme leurs frères de là-bas pour la contribution du plus grand. Ils restaient les enfants de la terre de leurs pères et comme eux, aptes aux conquêtes. [...]

Un reflux violent les ramenait en arrière avec le même idéalisme que le flux qui poussa leurs ancêtres sur les rives du Bosphore. Ils allaient finalement se retrouver dans l'atmosphère de leur pays inconnu, se réincarner en lui, s'incorporer en lui, se serrer dans ses rangs, se souder dans sa chair. Délestés du pays natal, divorcés des mélanges, ils n'entendaient plus que la voix dominante de la Patrie qui les réclamait siens.

Et selon la perspective turque :

Il ne se passait plus de jour que le « bektchi »¹¹ ne mît en soubresaut la population. Son tambour préludait des glas. Dans certains quartiers des énergumènes avaient manifesté aux cris de « kahrolsun hristianlar » (crèvent les chrétiens).

La Turquie mobilisait ses classes musulmanes et turques minoritaires. Et les officiers allemands circulaient dans la capitale. L'Allemagne venait déjà de se ranger et prendre pied en Turquie. Le viol des deux filles de Von Sanders Pacha par la soldatesque turque sous les yeux de leurs fiancés n'empêcha pas le militarisme germain de poursuivre la réorganisation des cadres de l'armée ottomane.

Une nuit on arrêta chez eux quelques richards arméniens dont toute trace se perdit à jamais. Sur les devantures des vitrines des magasins austro-allemands, sur les calendriers, les journaux illustrés de l'Europe Centrale, entre Guillaume II aux moustaches retroussées et les favoris de François-Joseph, apparut la tête du Sultan Réchad.

Une voix émouvante de patriote s'éleva pour empêcher le pays de prendre la route du malheur. A quelques semaines de là, on trouvait le Prince Impérial Youssouf Izzédin, les veines ouvertes dans sa baignoire.

La terreur des Enver et des Talaat inaugurerait un nouveau régime. Perquisitions, réquisitions, actes arbitraires, spéculations. Sur l'angoisse des constantinopolitains le tambour battait son tamtam tragique. La flotte turque franchit les deux Kavacs, la flotte anglo-française transporta sa base à Moudros, avança ses unités vers Imbros. La flotte russe tira sur le Bosphore.

On crut pouvoir utiliser les notables anglo-français comme bouclier et pour cela on les expédia aux Dardanelles. Mais ce procédé s'avéra stérile et les notables levantins inaugurèrent les camps de concentration.

Dans le cadre de l'intrigue romanesque, pour le héros levantin Foulques Aspremonte la déclaration de guerre provoque son désir de s'engager, suivant son patriotisme ; la réaction contrariée de sa mère repose sur un ton qui peut aujourd'hui nous sembler un peu ironique, mais ne l'était certainement pas pour un Levantin, surtout à l'époque, la question de l'appartenance nationale levantine, qui semble être surtout sentimentale et aussi culturelle faute d'être ethnique :

Alors j'irai me battre sous les drapeaux français

- Et pourquoi ?
- Pourquoi ?

Il le pensa mais n'exprima pas tout haut sa pensée. Pourquoi ? Depuis ses classes primaires son esprit était nourri de la France. Il connaissait son Histoire. Pourquoi ? Il aimait la France, voilà tout. Il est donc légitime de défendre ce que l'on aime. Sa culture, ses aspirations, ses conceptions, tenaient de la France. Mais il biaisa, car il avait l'intuition que ses raisonnements ne prévaudraient pas en famille. Il répondit cherchant à atteindre les sources de la fierté maternelle.

- Maman, ton grand-père n'était-il pas un Rostand ? C'est donc ton pays que je défendrai.
- Non, protesta-t-elle fermement, non, grand-père n'était pas français quoiqu'il s'appelait Rostand. Grand-père était turc, grand-père ne parlait pas un traître mot de

¹¹ 'bekçi' en turc = concierge, ici garde de quartier.

français, il ne parlait que le turc et le grec ; grand-père n'est jamais sorti de sa Chio.[...]

Voyons comment ce thème est repris lorsque Foulques, en revenant blessé du front de l'Argonne et se plaignant des plaisanteries moqueuses des soldats français qui traitent les Italiens de « Caporetto », décide de rejoindre le front italien et en parle avec son père :

J'aurais dû rester dans mon pays, vois-tu, je me suis leurré, je te confesserai qu'une aberration faisait de moi un Rostand – horrible plaisanterie de la culture française reçue chez les Frères. Je me suis trompé. Après des Français mon italianisme a surgi vivant, et comme moi, plusieurs se sont mépris, français de fraîche date, enfants d'italiens de mère française, simplement italiens nés en France... [...] je veux venger Caporetto, je veux me battre avec mes frères, je ne suis désormais qu'italien, le petit-fils de la Nonna patriote qui misait en plein sur moi, le descendant des Aspremonte, l'héritier de ton aïeul qui se battit au Risorgimento. Jamais je n'ai autant aimé mon pays que depuis mon péché de lèse-patrie. Je réparerai, je réparerai.

A part la problématique identitaire, la position des intellectuels levantins au sujet de la guerre était anti-interventionniste et globalement philo-turque. D'après les mots de Sperco :

le Kaiser fait à la Turquie un néfaste cadeau. [...] Les Turcs se battirent courageusement pendant quatre ans pour la destruction de la Russie et pour... le Roi de Prusse. Ruines, dévastations, famine, maladies mortelles, misères, vexations, affligèrent un pays où, grâce à la neutralité, aurait pu régner une prospérité inconnue depuis la fabuleuse époque de Crésus.

et au sujet des Levantins, étrangers « ennemis » résidents en Turquie, en rectifiant un peu l'expression forte de Loreley : « les notables levantins inaugurèrent les camps de concentration » :

on voyait des « sujets ennemis » libres, non seulement de se promener, mais aussi de continuer leurs négoce et leurs affaires. Les civils français, britanniques et italiens auxquels on infligea un internement de courte durée furent rares. Les ennemis demeurés dans les grandes villes d'Istanbul et d'Izmir fréquentaient les Turcs¹².

Toutefois les thèmes relatifs à cette époque qui sont entrés dans la littérature ainsi que dans la mythologie levantine ont trait à la période immédiatement successive aux hostilités, à savoir celle de l'occupation d'Istanbul de la part des troupes interalliées (1919-1923)¹³. Trois faits historiques distincts se mêlent inextricablement dans les récits en question : l'avancée des troupes hellènes en Anatolie accompagnées par l'enthousiasme des Grecs de Turquie, provoquant ce que les Turcs appellent la Guerre de Libération (d'où la montée de Mustapha Kemal Atatürk et enfin l'instauration de la République) ; la permanence de troupes européennes à Istanbul et l'ambiguïté des réactions levantines à leur égard ; l'afflux massif dans la cité de réfugiés Russes Blancs fuyant la Révolution bolchevique et qui ont émigré ensuite surtout en France et aux Etats-Unis. Ces événements, circonscrits tous les trois dans le même intervalle chronologique précis, bouleversent provisoirement surtout les quartiers levantins de Galata et de Pera, aussi bien du point de vue démographique qu'émotionnel, en

¹² Sperco, op. cit., pp. 15-16.

¹³ En réalité, au-delà de la littérature et de la mythologie levantines et à part le grand nombre d'ouvrages d'histoire qui sont consacrés à ces thèmes, ils sont présents également dans la littérature turque et française ; Cf. Bilge Criss, *İşgal Altında İstanbul (Istanbul occupée)*, 1993 et l'auteur juif turc contemporain Jak Deleon, notamment dans *Beyoğlu'nda Beyaz Ruslar (Les Russes Blancs à Beyoğlu)*, Istanbul, Remzi, 1996². En ce qui concerne la littérature française, Sperco lui-même rappelle *Ouvert la nuit et Nuit Turque* (1922) de Paul Morand, *Constantinople sous les barbares* (1921) de Jacques Fontelroy, *Acide russe* (1925) de Paul Haurigot, et *La Rose Noire* de Roubé-Jansky (1932).

les rendant spectaculairement plus cosmopolites et plus détachés du reste de la Turquie. Ce cosmopolitisme, ce surcroît d'autonomie vis-à-vis des Turcs, cette euphorie d'europhisme, le sentiment de supériorité pouvant s'appuyer aussi sur la force et l'arrogance des baïonnettes grisent sans doute les Levantins (et les autres Minoritaires) de l'époque et laissent par la suite chez quelques uns un arrière-goût de nostalgie. Pourtant les troupes d'occupation, les concitoyens d'outre-mer les déçoivent comme toujours par leur diversité et d'irréductibles obstacles de communication ; la morale imposant une certaine solidarité envers les hôtes turcs – provisoirement battus mais reprenant le dessus – prend progressivement la relève.

Sperco justement a consacré de longues pages totalement nostalgiques à cette période : dès 1935 dans l'ouvrage intitulé *L'Orient qui s'éteint*, puis dans *Turcs d'hier et d'aujourd'hui* en résumant, supprimant des phrases trop frivoles et en ajoutant deux sur la situation pitoyable des Turcs vaincus¹⁴ :

La Grande rue de Péra avait alors l'aspect d'une artère moscovite. L'étrange bariolage des costumes militaires, la cacophonie des klaxons, chassant dans les ruelles tortueuses une foule hétérogène en quête de pain et de divertissements, donnait à tout le quartier levantin une atmosphère de perpétuel carnaval. [...]

Sur les trottoirs, les Pérasiennes avaient cédé le pas aux Pétersbourgeoises persécutées par Lénine et les Pérasiens flâneurs d'autrefois aux non moins flâneurs officiers de l'ancienne garde impériale.¹⁵

Des officiers français, coiffés du képi bleu rayé d'or, la poitrine constellée de décorations, défilaient à côté de leurs camarades anglais en kaki et en casque. Des bersaglieri en gris-vert laissaient gracieusement flotter au vent les plumes de leurs coiffures ; des militaires sénégalais coudoyaient des tommies en pantalon court, et des cosaques ceints de cartouchières portant le poignard et le bonnet d'astrakan s'arrêtaient soudain pour s'incliner profondément et baiser la main d'une baronne authentique devenue serveuse dans un restaurant, ou d'une servante transformée en grande dame, du jour où, à Péra, elle avait conquis l'âme généreuse de quelque épicier grec.¹⁶

Particulièrement sensible au charme des dames russes, Sperco, tout en rappelant que les boîtes de nuit ont été importées à Istanbul par ces réfugiées à la place des Théâtres de Variétés d'avant-guerre, s'y attarde :

De 1921 à 1924, nous connûmes à Istanbul la grande vogue des restaurants russes [...] Nous fîmes connaissance avec des « dames serveuses », toutes comtesses et baronesses, quelques-unes véritablement aristocrates, mais indistinctement belles, élancées, fraîches et roses, ou encore brunes au teint mat. « Cela valait la peine d'être écorché » se disait-on. [...] Souvent les clients en tombaient amoureux. Les épouses délaissées, les jeunes filles s'inquiétèrent. Il y eut de méchants articles dans la presse turque. Les dames russes, tels des oiseaux de passage, quittèrent la Turquie en 1923. Elles s'en allaient attirées par Paris où on les revit dans les dancings de Montmartre, tandis qu'un bon nombre de celles qui restèrent eurent la chance d'épouser de riches négociants, des ingénieurs, des directeurs de banque ou de sociétés de navigation. [...] Il était curieux de voir ces serveuses de la veille, qui n'avaient jamais perdu la grâce de la grande dame, recevoir dans leur salon le meilleur monde de Turquie¹⁷.

¹⁴ « Tandis que commence pour les Turcs-musulmans une époque de misères et de vexations... » et « Il n'y a que les Turcs Musulmans qui se font humbles. Ils se cachent ». Op. cit., p. 17.

¹⁵ *L'Orient qui s'éteint* (OE), p. 44-45. La troisième phrase est identique in *Turcs d'hier et d'aujourd'hui* (TH), p. 17.

¹⁶ OE, p. 46 rapporté dans TH, p. 18, sauf que dans ce dernier la dame à qui le cosaque baise la main a cédé sa bague au concierge Yani.

¹⁷ TH, p. 140-141 sous le titre : « Ch. IX : Restaurants – Brasseries – Dancings ».

Lisons par contre les mots d'Angèle Loreley dans un texte intitulé « Stamboul en 1919 » qui fait partie du recueil *Esquisses* :

Le « premier hellène » prenait les proportions d'un thaumaturge, d'un prophète, d'un précurseur et dans les églises orthodoxes, les prêtres patriotes fanatiques et ignorants traçaient publiquement un parallèle entre lui et le Christ.

La nation arménienne turbulente et informée, arborait son étendard enfoui depuis des siècles, étalait dans ses boutiques l'image de son président Boghos Noubar.

Les allemands et autrichiens se convertissaient en yougoslaves, tchécoslovaques, italiens et danois fervents et des milliers de russes inondaient la ville déjà si encombrée, convertissant pacifiquement Péra en Pérégrade, traînant leur dernier faste, gratifiant la métropole d'artistes de tous genres, de demi-mondaines et aristocrates blondes et jolies, ouvrant des restaurants, cercles, bars, café-chantants et tripots moscovites, foyers de plaisirs et de débauches où trônaient impudiquement des icônes et des double-croix orthodoxes.

Le texte ironise sur « Messieurs les Alliés » organisant des « sauteries à bord des navires de guerre », parfois se croyant « des Loti éperdus d'une Azyadé mystérieuse » :

Très flattés de l'impression qu'ils exercent sur le beau sexe, de l'hospitalité très courtoise et très large qui leur est accordée, ils posent dans les salons et paonnent dans les rues, point de mire des jeunes filles en quête de mari.

Que doivent penser les Osmanlis barbares des Alliés occupés à s'entredéchirer et à s'amuser ?
Que sont venus apporter à ce pays les civilisateurs occidentaux ? L'humanité ?

Il dénonce surtout le silence approbateur de la France par rapport aux actes de guerre contre la Turquie :

[...] devant tant de lâche injustice, pour que le prestige acquis depuis François I^{er} traîne dans la boue.

[...] pour que des journaux imprimés en langue française passent sous silence la cause de ce malheureux peuple ou prennent ouvertement le parti de la Grèce, ignorent le mouvement d'un héroïsme inouï qui se déclenche en Asie et traitent un génie doublé d'un héros comme Mustapha Kémal de bandit.

Enfin il se termine par une plaidoirie afin qu'Istanbul reste aux Turcs et pas aux Grecs.

Examinons maintenant les pages de l'écrivain italo-levantin contemporain Giovanni Scognamillo qui s'est penché de la façon la plus exhaustive et la plus critique sur l'ensemble de la levantinité, notamment dans ses deux versions de son autobiographie *Les Mémoires de Beyoğlu d'un Levantin* (1990 et 2002). Cet auteur est célèbre pour sa position originale, franche et souvent fort polémique par rapport à la communauté levantine, notamment sur le thème de l'intégration en Turquie. Le fait qu'il ait été retenu par les mêmes aspects de la Première guerre mondiale que ceux que nous venons de voir chez les auteurs du passé (contemporains aux faits) est d'abord la preuve que ces thèmes font réellement partie de la mythologie levantine ; les différences de contenus de ses pages, par contre, contribuent à leur « démythification ».

Songeonons à la célèbre page de Loreley (dans ses différentes versions) sur la réaction stambouliote à la déclaration de la Grande guerre, et comparons :

Une partie de Beyoğlu accueille avec enthousiasme la Première guerre mondiale : en 1914 une grande foule se réunit à la douane du port de Karaköy pour souhaiter bonne chance aux Français d'Istanbul partant militaires et s'embarquant sur le navire de la « Compagnie des Messageries Maritimes », et Mademoiselle Henriette Le Blond, l'une des chanteuses « d'importation » de l'époque, montée sur un tonneau, chante « La Marseillaise » [...] accompagnée par tout le monde¹⁸.

¹⁸ Giovanni Scognamillo, *Beyoğlu'nda Fuhuş (La Prostitution à Beyoğlu)*, Istanbul, Altın Kitapları, 1994, p. 43.

Evidemment la référence à la chanteuse « désacralise » le côté patriotique ; de plus Scognamillo s'empresse de citer des sources « atypiques », comme Emile Edwards (1914-1915) selon lequel, au début de la Guerre, Pera est devenu identique à un village allemand : les enseignes en français ont été remplacées par de l'allemand. Mustafa Cezar parle de la période de l'Armistice comme

des jours les plus tristes de Beyoğlu, surtout avec les étrangers, les Levantins et les communautés locales non-musulmanes. [...] Ceux-ci] n'ont pas seulement fermé leurs yeux et bouché leurs oreilles aux tracas de la Turquie [...] mais ils en ont de surcroît éprouvé un plaisir sauvage. L'arrogance et la gâterie de ces groupes ne se sont éteintes ni taries. C'est comme si ces jours-là Beyoğlu n'avait en tête que de s'amuser¹⁹.

Pour les Levantins, avoir reproduit cette citation est sans doute une félonie. D'autant plus que certains peuvent bien penser que c'est à partir de ces griefs (très répandus chez les Turcs) qu'ont commencé les sentiments xénophobes du nationalisme kémaliste. Loreley condamne les réjouissances des étrangers et des minoritaires face à la détresse des Turcs, mais elle accuse à la fois la presse étrangère calomniant Atatürk et les Turcs eux-mêmes qui auraient tourné le dos aux « frères » Levantins.

Par contre Scognamillo essaye de rectifier le fondement du grief turc, par une démarche opposée notamment à celle de Sperco qui, malgré la réalité historique, ne fait que dépeindre cette « société qui s'amuse » insouciant des réactions qui peuvent s'ensuivre.

Beyoğlu, de toute évidence, ne renonce à s'amuser à aucune époque, mais qui sont ceux qui s'amuse ? Sans doute pas les familles qui peuplent les ruelles de l'arrière de Beyoğlu, ni les petits artisans, ni les Levantins qui vivent des jours de gêne, ni les minoritaires. Toute espèce d'amusement est toujours le monopole d'une classe ; c'est le privilège des hôtes venus avec la guerre et des profiteurs – donc enrichis – qui les côtoient : pas de tout le monde.²⁰

Dans sa défense des Levantins contre une généralisation dont ils sont en partie responsables, Scognamillo se garde bien de cacher les arguments turcs : au contraire il ajoute la référence à Zafer Toprak qui parle des problèmes de la ville dans l'après guerre – l'inflation, les spéculations, les nouveaux riches – et surtout une citation de Kemal Tahir²¹ spécifiquement sur Beyoğlu, qui s'avère encore plus haineuse que les autres.

Un autre thème récurrent relatif à cette époque est qu'une partie des habitants de Beyoğlu ont ouvert leurs bras aux armées d'occupation, « soit pour accueillir les soldats de leurs propres patries, soit par besoin et à contrecœur ». Loreley était aussi indignée par ce comportement déloyal. Scognamillo, dans ses mémoires rectifie un peu, en parlant de la renommée peu enviable qu'avaient certains de ces soi-disant libérateurs, en particulier les soldats sénégalais appartenant aux troupes françaises, au sujet de leurs comportements avec les dames et en général de leur arrogance de forces d'occupation :

comme toute armée conquérante, ainsi qu'elles opprimaient la Turquie et les citoyens turcs, elles étaient en mesure et avaient l'intention non pas de libérer Pera mais d'en être provisoirement les maîtres.

Il distingue aussi entre la majorité des Levantins et les propriétaires des salons et des hôtels particuliers de Pera qui, somme toute, n'avaient affaire qu'aux hauts officiers étrangers qui constituaient d'enviables partis. Dans cet essai, en revanche, l'analyse sociologique et économique est plus poussée sur ce thème que chez aucun autre auteur levantin :

¹⁹ *Ibid.* p. 44.

²⁰ *Ibid.* p. 44.

²¹ Tirée du roman *Les Gens de la ville prisonnière (Esir Şehrin İnsanları)*.

Outre les Levantins riches, les banquiers, les usuriers, les commerçants, Beyoğlu, de Galata à Pangalti, héberge aussi un grand nombre de démunis, de chômeurs, de *lumpen* parmi les minoritaires et les ressortissants étrangers, et, comme c'est le cas dans toutes les occupations militaires, ces communautés considèrent « les nôtres » comme des sauveurs. Seulement, en fin de compte, « les nôtres » exploitent le milieu en passant. [...] Les beaux officiers ne distribuent pas seulement de l'amour : ils distribuent aussi le pain, le sucre, le café, les boîtes de conserve, les cigarettes, le chocolat, les bas²².

D'autre part, nous avons de nouveau dans ces pages le grand thème des Russes, sans cesse redécouvert ces dernières années dans la littérature de Beyoğlu dans le cadre de la nostalgie.

Il y a un autre phénomène qui va influencer considérablement la vie des loisirs de Beyoğlu et graduellement de l'ensemble d'Istanbul dans les années de l'occupation, qui va l'enrichir et le pourvoir de saveurs et d'habitudes différentes : ce sont les Russes blancs enfuis des ports de la Mer Noire à bord de 115 navires vers Istanbul où ils se réfugient. [...] Ils s'y organisent, reçoivent de l'aide et du soutien, font recours à tout moyen pour survivre. Ils feront connaître aux Stambouliotes les bains de mer, les plages, ainsi que la cocaïne et des variétés plus nobles et civilisées de prostitution. [...] Ceux qui ont pu fuir la tragédie de la Révolution se traînent dans un drame ou un mélodrame d'Istanbul, de Beyoğlu, de Galata.²³

A ce sujet aussi l'éventail des références de Scognamillo dépasse le répertoire levantin notamment par l'inclusion des sources turques : Zafer Toprak fournit des détails jusque sur le nombre des prostituées, de plus nous trouvons la liste des boîtes de nuit, restaurants, cafés, pâtisseries, salles de thé ouverts par des Russes. Nous pouvons lire des extraits d'auteurs classiques de la littérature turque du début de l'époque républicaine tels Yakup Kadri Karaosmanoğlu et Ahmet Hamdi Tanpınar, ainsi que deux longues citations écrites par Sperco « en s'inspirant du roman de Paul Morand *Ouvert la nuit* ».

Mais la perspective de Scognamillo est encore divergente par rapport à ces deux traditions littéraires, car elle est beaucoup plus centrée sur l'aspect dramatique de cet exil qui n'a rien de gai ni ne mérite d'éveiller de la nostalgie.

La période de l'occupation interalliée est aussi celle qui favorise l'implantation du fascisme chez les Italiens à Istanbul. Dans cet article consacré aux guerres du XX^e siècle qui ont affecté les Levantins, parler du fascisme n'est peut-être que marginalement pertinent, car on le sait, la Turquie n'a pas participé à la Seconde guerre mondiale. Néanmoins, ne fût-ce qu'en négatif et par reflet indirect, il nous semble intéressant de ne négliger ni la Seconde guerre ni le fascisme par conséquent : un fascisme « vu de Turquie », atypique justement pour le fait de ne pas avoir été une forme de gouvernement, de ne pas avoir entraîné le conflit, et de ne pas s'être terminé de façon nette.

D'après le témoignage du fils du Secrétaire du Fascio de Turquie, son père, arrivé à Istanbul comme représentant d'une compagnie maritime vénitienne au lendemain de la Première guerre mondiale, dans un environnement donc encore fort militarisé comme le montrent aussi certaines institutions à l'intérieur de la colonie, trouve le parc de la Place de Taksim sous forme de place d'armes. Les troupes y font leurs défilés fréquents et les garçons des colonies européennes y organisent des camps de scouts ; mais les Italiens sont absents. Le jeune représentant italien ancien combattant sur le Piave, piqué par cette absence, se met à l'organiser, et tout naturellement ses scouts deviennent des « Balilla » en chemise noire.

D'après les Mémoires de Scognamillo, le seul auteur levantin qui s'est penché sur un sujet qui est encore assez tabou au sein d'une communauté qui garde de fortes nostalgies

²² Scognamillo, op. cit., p. 50.

²³ *Ibid.*, p. 51.

fascistes même de nos jours, le fascisme à Istanbul se manifestait surtout à l'école (Lycée italien devenu presque obligatoire) pour les enfants et par les nombreuses réunions patriotiques à la « Casa d'Italia » pour les adultes. Une politisation poussée – lecture plus approfondie de la presse, discussions et un sentiment hyper-nationaliste militant – était aussi à l'œuvre, surtout en relation avec la guerre, qui était quand même suivie de près malgré la non-belligérance :

C'est comme si nous, Levantins dans un pays ne participant pas à la guerre mais titulaires d'un passeport étranger, étions obligés de vivre la guerre, bien que, Dieu merci, de loin²⁴

Les liens avec l'Italie étaient aussi plus serrés, au moins à cause de colonies de vacances d'été que le régime organisait pour les enfants des émigrés. Il y a eu aussi un certain nombre d'engagés volontaires pour la Guerre d'Ethiopie « revenus à Istanbul avec des boucliers et d'autres objets d'artisanat africain ». Le fascisme istanbuliote a été « excentrique » également au sujet de l'antisémitisme et des lois raciales de 1938. Les Juifs italiens sont relativement nombreux dans la cité, et ils forment une communauté qui, tout en étant séparée et distincte de celle des Levantins, s'était fortement rassemblée sous le drapeau italien et fusionnée dans une colonie nationale unique justement à l'époque du fascisme, qu'elle soutenait aussi avec enthousiasme. Le Secrétaire du Fascio s'est rendu personnellement à Rome et a obtenu des dérogations spéciales pour les Juifs italiens de Turquie ; mais l'entrée en vigueur des lois de 1938, bien qu'elles n'aient pratiquement eu aucun effet discriminatoire à Istanbul et bien qu'une bienveillance modérée ait continué à exister de la part des Levantins et du personnel du Consulat envers les Juifs, a quand même créé une rupture sentimentale, une blessure identitaire qui ne s'est plus cicatrisée depuis.

Les Levantins même de nos jours insistent sur la fonction de rassemblement même linguistique de la communauté, de sa protection par rapport au pays hôte et du sentiment de grandeur que le fascisme offrait aux Italiens à l'étranger ; ils rappellent que le Ventennio a été la seule période, en faisant la comparaison avec celle qui l'a précédée et celle qui l'a suivie, où l'approche de l'Italie a été attentionnée voire généreuse vis-à-vis d'une colonie italienne à l'étranger. Par contre l'interprétation que Scognamillo donne du soutien levantin du fascisme est que cette idéologie a permis aux membres de la communauté, pendant un certain temps, d'être Italiens « et même plus, fascistes » c'est-à-dire de bons Italiens au lieu d'être Levantins. En somme, le fascisme levantin est pour Scognamillo un signe supplémentaire d'aliénation par rapport à la réalité turque environnante, de manque de participation, un leurre dans la perception de soi. En lisant tous les extraits de ses Mémoires force est d'admettre que toutes les spécificités identitaires levantines semblent effectivement mises de côté à l'époque fasciste et que l'effort d'homogénéisation conduit à l'école – qui élevait « dans une psychose nationale-fasciste-monarchiste, aussi bien par un lavage de cerveau ininterrompu que par des manifestations religieuses et politiques qui en étaient une méthode » (p. 79) – tout comme en Italie péninsulaire avait donné ses fruits. Cette interprétation identitaire permet aussi de comprendre l'attachement à outrance des Levantins au fascisme, même après la Guerre contre les autorités consulaires survenues avec lesquelles les relations se détériorèrent.

Quant à la Seconde guerre mondiale elle-même, vue d'Istanbul, on peut en suivre la chronique quotidienne grâce au journal en langue française *Le Journal d'Orient*, comme le faisaient les Levantins de l'époque : son propriétaire-rédacteur en chef était Albert Karasu, le mari d'Angèle Loreley, un Juif italo-français d'Istanbul. Loreley écrivait presque chaque jour dans ses colonnes, et elle y a laissé d'innombrables traces de ses opinions politiques – philo-fascistes et anti-nazies – aussi. A l'instar des autres Levantins, elle suivait de près la guerre

²⁴ *Les Mémoires de Beyoğlu d'un Levantin*, édition 1990, p. 73.

mondiale, mais, en tant qu'épouse d'un Juif, elle en a vécu certaines heures sans doute plus dramatiquement que d'autres. Nous citons ici un article²⁵ qui le montre :

Sur la hampe du palais d'Allemagne d'Ayazpaşa flottait tout grand le drapeau à croix gammée. [...]

Sur la carte, l'Europe se rétrécissait et devenait la Germanie hitlérienne, et la présence des Allemands à Istanbul devenait arrogante.

Place du Tunnel, un soir, des Allemands sortant d'une réunion nazie à la Teutonia²⁶ nous virent, mon mari et moi, attendant le tramway. Ils nous toisèrent en ricanant. Bientôt ce serait notre tour. Un Autrichien avait été chargé de dresser le plan d'Istanbul quartier par quartier où logeaient Juifs et indésirables.

A un cocktail, un ambassadeur nous avait dit que notre pays se trouvait inclus dans le plan d'invasion, l'armée germano-mussolinienne devant se rejoindre au Caire.

Nous étions collés à la BBC de Londres d'où seulement venait l'espoir lorsque le 18 juin 1940 la voix d'un officier supérieur français, celle du Général Charles De Gaulle nous parvint virile, confiante, nous apportant cette espérance tant désirée de la résistance française : nous l'attendions mais nous ne la voyions pas venir. [...]

Nous sentions passer sur nous, ici, à Istanbul, l'haleine nazie. Les troupes hitlériennes stationnaient sur les frontières de la Thrace, les nazis étaient en mer Noire avec la Roumanie et la Bulgarie (ces pauvres pays occupés tour à tour par des puissances écrasantes et pas encore libres). [...]

Le lendemain, 19 juin 1940, Istanbul avait secoué une partie de son cauchemar. Chez nous, le soir, nous parlâmes longuement avec le professeur Charles Crozat et sa femme. Les Français réunis à l'Union Française adhéraient à l'appel sauf l'ambassadeur von Bergery, sauf le journal « Stamboul » organe de l'ambassade vichyste, sauf les opportunistes. Et il y en a toujours et partout.

« Le Journal d'Orient » voulait la défaite du monstre hitlérien, la liberté de l'Europe, l'indépendance de la chère terre turque, la délivrance de la France, la fin du martyrologe de millions d'innocents : juifs, russes, catholiques, ennemis du nazisme.

La voix du Général De Gaulle fut entendue et chacun de nous prit sa place à son poste singulier de combat. Petit journal à la voix qui tonnait dans la libre Turquie, il se battait avec six autres journalistes turcs. [...]

C'est en 1945 qu'Albert Karasu fut décoré de la Médaille de la Reconnaissance Française par l'Ambassadeur même du Général De Gaulle, M. Jacques Tarbé de Saint Hardouin. [...]

De tous les conflits – européens ou mondiaux – que nous avons examinés dans ce texte, il est évident que l'aspect le plus frappant est l'originalité de la perspective d'Istanbul ; cela équivaut à remarquer à quel point la position des Levantins a été « excentrique » - au sens géométrique du terme – par rapport à ces faits historiques. Après un séjour parfois de plusieurs siècles, voilà les Levantins devenus soudain des ennemis et expulsés par les Ottomans en 1912 ; s'efforçant deux ans plus tard d'être au moins des Italiens (ou autres Européens) comme les autres, ils sont finalement déçus par les « nôtres » ; kémalistes mais marginalisés en tant qu'étrangers – de nouveau des ennemis –, fascistes pour être encore et toujours des patriotes modèles, mais sans connaître la dictature ni même (presque) les dérives racistes du régime ; se sentant obligés de suivre la Seconde guerre par nationalisme, mais sans en éprouver les affres (juste de la peur pour certains), somme toute comme l'on suit de loin un match au cours duquel il suffit d'être les supporters fidèles et agités. L'importance de la problématique identitaire elle-même, qui comme nous l'avons vu est liée aux guerres et mise en relief par ces dernières, doit nous faire réfléchir sur le phénomène plus général de la position sociologique de cette communauté étrangère en Turquie. Pensons

²⁵ « La voix du Général De Gaulle », 12 novembre 1970.

²⁶ L'équivalent allemand de la *Casa d'Italia* et de l'Union Française.

par opposition aux *fuoriusciti* installés en France pendant le Ventennio ou à leurs enfants, naturalisés, ayant souvent francisé leur prénom et même leur nom, et qui se sont parfois engagés comme volontaires contre l'Italie en 1940...

Certes dans ce contexte nous ne pouvons pas nous pencher sur l'une des questions les plus discutées dans l'actualité de l'Europe, à savoir les modèles d'intégration ou de non-intégration des communautés étrangères dans nos sociétés – notamment celles qui appartiennent à une civilisation perçue comme la quintessence de l'altérité –. Néanmoins nous avons aperçu ici quelques esquisses des résultats produits par un système politique comme le gouvernement ottoman sur ce sujet. Pendant des siècles la démarche adoptée a été presque entièrement inverse au modèle français républicain actuel : théocratie et non laïcité, autonomie presque entière et non impulsion vers (ou imposition de) l'intégration, politiques encourageant l'immigration, soutien à l'installation dans des quartiers levantins mais sans ghettoïsation. Il s'agit d'un modèle qui frappe surtout aujourd'hui, pour sa tolérance, sa démocratie substantielle, son ouverture d'esprit, sa modernité. Il a garanti une co-existence presque entièrement pacifique pendant plusieurs siècles, de véritables et de nombreux progrès économiques et sociaux, jusqu'à une spécialisation productive non répartie en classes²⁷. Il a permis la conservation de langues et de cultures en terre étrangère et la formation d'une civilisation totalement originale et globalement plutôt florissante. Mais il n'a pas résisté à l'épreuve de la modernité, sous forme de nationalisme. Soumise à cette épreuve de l'Histoire, la communauté italienne de Turquie est devenue étrangère, irrémédiablement et dramatiquement étrangère, de façon double : par rapport au « pays natal » et à la « terre des pères ». Faut-il en conclure que c'est la modernité qui l'a privée de la possibilité et de la chance d'être un *tertium genus* ?

²⁷ Bien que le sociologue nationaliste turc Ziya Gökalp (1875-1924), disciple et traducteur en turc de Durkheim, parle de « parasitisme réciproque » entre les Turcs et les Européens de Turquie.